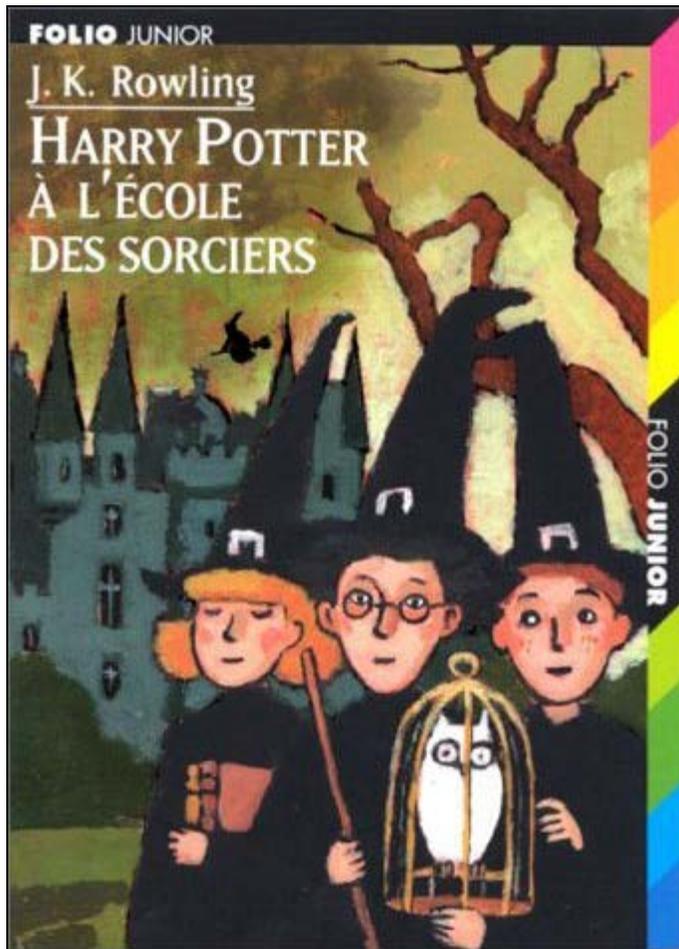


Isabelle Cani  
 Université Blaise Pascal

## Les personnages absents : secondaires ou primordiaux ? Lily et James Potter, ou le rêve perdu de l'unité



Harry Potter l'cole des sorciers

Là où la plupart des auteurs pour la jeunesse semblent craindre de trop solliciter la mémoire ou l'attention de leurs lecteurs, J. K. Rowling paraît quant à elle bien décidée à faire concurrence à l'état civil : en dehors de Harry Potter lui-même, on peut comptabiliser soixante-six autres personnages, sorciers ou *Muggles* ( *moldus* ), passés ou présents, morts ou vivants qui apparaissent dans le premier tome, *Harry Potter and the Sorcerer's Stone* (*Harry Potter à l'école des sorciers*). Ils se retrouvent en général dans les autres romans du cycle, mais chaque volume n'en amène pas moins son lot de figures nouvelles : dix-neuf dans *The Chamber of Secrets* (*La Chambre des secrets*), douze dans *The Prisoner of Azkaban* (*Le Prisonnier d'Azkaban*), soixante dans *The Goblet of Fire* (*La Coupe de Feu*), soixante-deux dans *The Order of Phoenix* (*L'Ordre du Phénix*) et vingt-huit encore dans *The Half Blood Prince* (*Le Prince de sang-mêlé*), soit un total

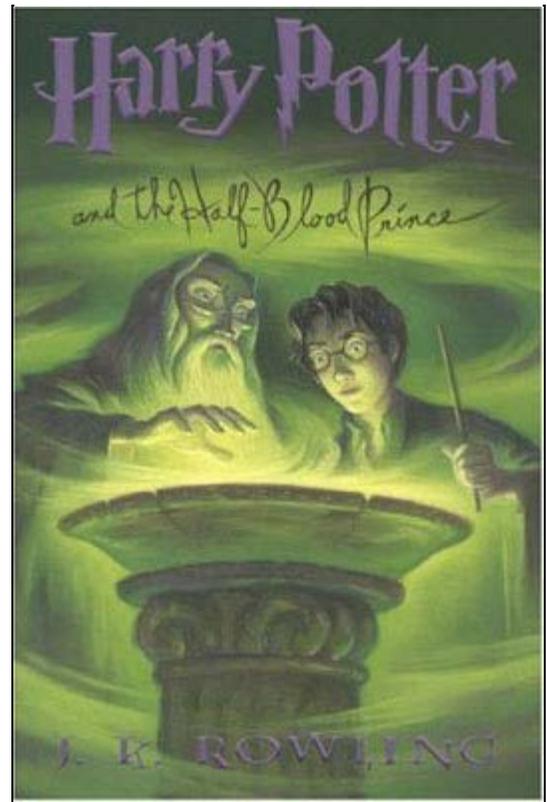
de deux-cent quarante-sept personnages secondaires et comparses pour les six tomes actuellement parus, et nous ne sommes pas au bout. Pour faire bonne mesure, il faudrait d'ailleurs leur ajouter une bonne vingtaine d'animaux de toutes espèces : chat, hibou, phénix, hippogriffe, chien à trois têtes, etc., qui ont chacun leur nom, leur caractère et leur histoire.

La technique de Rowling est assez remarquable : elle procède par additions successives à partir du nom. Par exemple, Sirius Black est mentionné dès le premier chapitre du tome un ; le demi-géant Hagrid dit lui avoir emprunté sa motocyclette pour porter Harry chez les Dursley, rien de plus. Cet épisode prend un tout autre relief au cours du tome trois, lorsqu'on croit que Sirius Black, présent sur les lieux du crime, est le traître qui a livré à Voldemort Lily et James Potter, les parents du héros ; on frémit à l'idée qu'il aurait pu tuer Harry bébé si Hagrid n'était pas arrivé à temps. Enfin, Sirius Black échappé de la prison d'Azkaban apparaît en

personne à la fin du tome trois pour y démasquer le véritable traître, Peter Pettigrew ; il joue ensuite son rôle de parrain auprès de Harry. Entré dans le livre en toute discrétion, le personnage se construit peu à peu, après une période de latence qui peut durer plusieurs tomes : de nombreux élèves de Hogwarts (Poudlard) sont introduits d'abord comme de simples noms, donnés dans l'ordre alphabétique, lors de la cérémonie de répartition dans les "maisons" qui inaugure chaque année scolaire. Mais pour Rowling du moins, ils existent et ils sont là ; on découvrira tôt ou tard leur caractère, leur personnalité, leur rôle d'adjuvants ou d'opposants.

Dès lors qu'un personnage s'installe au second plan, le même effet de boule de neige conduit l'auteur à lui conférer son propre arrière-plan familial, qui prend progressivement de plus en plus de relief. Par exemple, Draco Malfoy commence par s'imposer comme l'une des figures les plus odieuses du tome un ; son père Lucius Malfoy qui apparaît dans le tome deux s'y révèle être finalement l'ennemi principal (c'est lui qui, en glissant en secret le journal enchanté de Tom Riddle (Jedusor) parmi les livres d'occasion de Ginny Weasley, provoque l'ouverture de *La Chambre des secrets* et échoue de peu à permettre le retour de Lord Voldemort) ; sa femme, Narcissa Black épouse Malfoy, entrevue fugacement à la coupe du monde de quidditch au début du tome quatre, manifeste indirectement son pouvoir de nuisance aux tomes cinq et six (c'est auprès d'elle que se réfugie Kreacher (Kreattur) l'elfe de maison qui hait son maître actuel Sirius Black, mais ne peut le trahir que pour un autre membre de la famille Black ; c'est à elle que Severus Snape fait serment de protéger Draco exécutant les ordres de Voldemort). Tout cela est constamment réactivé par la présence continue de Draco Malfoy à Hogwarts et, à intervalles quasi réguliers, les nombreux épisodes d'affrontement entre lui et Harry Potter<sup>1</sup>. Chaque nom cristallise donc un visage, une histoire, un entourage qui se met ensuite à exister lui aussi, d'où l'allongement progressif des tomes et la multiplication des personnages. On a affaire à un flot incessant d'imagination, à une abondance et une diversité foisonnantes qui font le charme du monde des sorciers de Rowling.

Mais cette variété des visages et des histoires singulières est sous-tendue par une profonde cohérence. La première ligne de démarcation sépare bien sûr *Muggles* et sorciers. Au-delà du manichéisme, elle se retrouve en s'inversant à l'intérieur de ce monde des sorciers dans lequel se déroule principalement le récit : là, les bons sorciers sont pour les *Muggles*, les mauvais sorciers contre les *Muggles*. Les premiers cherchent à comprendre l'altérité, admettent et désirent les alliances ("Si nous n'avions pas épousé des *Muggles*, nous aurions disparu<sup>2</sup>", affirme avec bon sens Ron Weasley) ; les seconds font des *Muggles* leurs souffre-douleurs, tiennent par-dessus tout à la pureté de leur race et traitent les sorciers issus de *Muggles* de Mudblood (Sang de Bourbe). Cette



Harry Potter and the Half-Blood Prince

structure fondamentale se reflète d'emblée à travers l'opposition des deux familles ennemies, les Weasley d'un côté qui prolongent Ron, le meilleur ami de Harry, les Malfoy de l'autre qui prolongent Draco, l'ennemi irréconciliable, ou encore des deux maisons, Gryffindor (Griffon d'or) à laquelle appartient Harry, et Slytherin (Serpentard) à laquelle il a refusé d'appartenir.

Un faible écho de cette structure se devine même dans le monde ordinaire. Là, les mauvais *Muggles* sont évidemment ceux qui, à l'instar de Vernon Dursley, l'oncle par alliance de Harry, rejettent totalement les sorciers comme une espèce infréquentable. Les bons *Muggles* seraient alors, à l'inverse, ceux qui se révéleraient capables d'admettre l'existence des sorciers sans cesser de voir en eux des êtres humains. Mais cette partie-là du tableau demeure dans l'ombre<sup>3</sup>. Il faut attendre le début du tome quatre pour que surgisse un personnage de *Muggle*, le vieux Frank Bryce, qui, confronté brutalement à l'existence des sorciers par la rencontre de Voldemort, paraît aussitôt capable de transcender la différence de leurs natures pour aller droit à l'essentiel : "Je ne sais pas ce que vous voulez dire par sorcier, dit Frank d'une voix affermie. Tout ce que je sais, c'est que j'en ai assez entendu pour être sûr d'intéresser tout à l'heure la police, pas de doute. Vous avez commis un meurtre, et vous en préparez d'autres !"<sup>4</sup> Tué aussitôt par Voldemort, le vieil homme réapparaît fugacement à la fin du tome quatre, sous forme de fantôme, ou plutôt, d'écho d'un des meurtres passés ; bien convaincu cette fois de la réalité de la sorcellerie, il encourage Harry à combattre Voldemort. La structure est donc plus complexe qu'il n'y paraît, et le contraste spectaculaire entre la réalité quotidienne des *Muggles* et le monde fascinant de la magie n'en constitue que la part la plus superficielle. Si l'univers des Harry Potter est de fait coupé en deux, les bons sont ceux qui cherchent à dépasser cette coupure au lieu de s'enfermer dans un système d'oppositions binaires.

Il est facile de mettre en rapport cette structure avec le roman familial de Harry Potter. En effet, si ce dernier est orphelin, ce n'est certainement pas pour être libéré, par le jeu d'une simple convention romanesque, de la présence encombrante

de parents qui nuirait à sa disponibilité et à son goût de l'aventure. Au contraire, l'intrigue des six tomes pourrait être résumée comme une découverte progressive de ses parents morts. Au tome un, il apprend d'abord qu'ils étaient tous deux sorciers et qu'ils ont été assassinés par Voldemort, puis, dans les dernières pages, que lui-même doit la vie au sacrifice de sa mère ; au tome trois, il revit l'instant de leur mort et découvre qui les a trahis ; au tome quatre, il voit leurs deux fantômes ressurgir de la baguette de Voldemort et prendre place à ses côtés, etc. Or, on retrouve dans le couple initial à la fois l'opposition entre le côté paternel sorcier et le côté maternel *Muggle*, et la nécessité de dépasser cette opposition par l'amour réciproque, puis la naissance du héros qui réunit en lui les deux origines.

En outre, comme Harry a été élevé dans sa famille maternelle, la découverte de sa mère revient pour lui à découvrir sa nature de sorcière, son mariage, l'homme qu'elle a épousé ; sa mère niée dans le monde des *Muggles* et dans la maison de tante Pétunia est présente dans le monde des sorciers par les souvenirs de ceux qui l'ont connue. Et ceux-là associent en général "Lily et James", les confondent dans une même affection. On peut donc comprendre par là le déséquilibre en faveur des sorciers et cette réconciliation espérée qui se fait toujours dans un seul sens, à travers une possible insertion des *Muggles* dans le monde des sorciers, et non l'inverse.

Tous les personnages secondaires sont donc d'une certaine manière pour ou contre le couple des parents de Harry, adjuvants ou opposants à leur mariage. Adjuvants : Sirius Black leur témoin et le parrain de leur fils, Hagrid leur ami de toujours, mais aussi, d'une autre manière, Albus Dumbledore qui les a réunis dans son école, Arthur Weasley avec son acte de protection des *Muggles* ou Hermione Granger qui prouve jour après jour qu'on peut être issue d'une famille de *Muggles* et réussir très brillamment ses études de sorcellerie. Opposants : la tante Pétunia qui a rompu avec sa soeur et qui hait son beau-frère, mais aussi Lucius Malfoy éminent représentant de l'idéologie du sang pur, la mère de Sirius Black qui arrache de l'arbre généalogique les portraits de ceux qui épousent des *Muggles*, Voldemort qui, confronté à une double origine, a fait le choix de tuer son propre père, c'est-à-dire sa part Muggle, pour s'identifier totalement à son côté sorcier. Tous peuvent prendre place dans ce débat, tous sont éléments d'une même interrogation du héros sur son origine, sur le mystère de sa venue au monde.

Mais l'interrogation elle-même est déséquilibrée, et s'adapte donc à merveille au déséquilibre des réponses. Car chacun à Hogwarts semble avoir gardé de James des souvenirs hauts en couleurs ; ceux qui évoquent avec émotion "Lily et James" ne cachent guère que dans ce couple adorable de jeunes gens beaux et charmants, James était pour eux la partie consistante<sup>5</sup>. Et Harry, de même, a beau se référer à ses parents, le seul des deux qui l'intéresse vraiment, c'est son père. Dans Harry Potter : les raisons d'un succès, Isabelle Smadja remarque à juste titre que toutes les figures maternelles de substitution sont disqualifiées<sup>6</sup> : la tante Pétunia est odieuse et ridicule, Minerva McGonagall, la directrice de Gryffindor, qui veille sur Harry, solide et rassurante, est cependant trop froide, trop austère pour être une mère convaincante, Molly Weasley à l'inverse est trop humble, trop quotidienne, trop mère-poule : elle sait tricoter des pullovers, apporter des gâteaux, entourer d'une affection reconfortante, mais elle échoue à faire fantasmer le jeune garçon. Elle conclut que Lily Potter demeure inaccessible sur son piédestal et à jamais inégalée, mais on pourrait être frappé au contraire par l'absence chez Harry de

pulsion oedipienne préalable<sup>7</sup>. Si aucune figure maternelle ne s'impose, n'est-ce pas parce qu'il ne cherche pas de mère, mais seulement et toujours le regard et l'amour d'un père qui serait fier de son fils ? Le fait est que sa mère inconnue ne paraît guère lui manquer<sup>8</sup> ; peut-être a-t-il été saturé de présence maternelle par la tante Pétunia au point d'en être totalement dégoûté. Tandis qu'à travers l'image de James, patiemment construite jusqu'à ce que le tome cinq vienne l'ébranler, Harry est en pleine recherche d'un idéal du moi, d'un modèle masculin auquel s'identifier. Et bien sûr, cette différence de traitement renforce la différence initiale entre la mère issue de *Muggles* et le père descendant de sorciers.

Depuis son arrivée à Hogwarts, Harry Potter ne fait que marcher sur les traces de son père, d'abord involontairement puis de plus en plus consciemment, encouragé en cela par tous les personnages, qu'ils aient connu James ou non. Faisant de lui le nouvel attrapeur de l'équipe de Gryffindor, le professeur McGonagall lui apprend que son père était un excellent joueur de quidditch ; Severus Snape (Rogue) transpose aussitôt sur lui la haine qu'il avait eu naguère pour le précédent "Potter" ; Albus Dumbledore lui fait parvenir la cape d'invisibilité de son père en s'abritant lui-même sous l'anonymat ; les jumeaux Weasley lui donnent la Carte du Maraudeur - qui permet d'échapper à la surveillance de toutes les autorités de Hogwarts - sans savoir qu'elle a été réalisée jadis par James Potter et ses trois amis. L'univers de la magie permettant à maintes reprises d'atténuer la mort, la carte conserve quelque chose de l'adolescent malicieux d'antan ; ainsi, sous le pseudonyme de Prongs (Cornedrue), par quelques lignes apparaissant sur la feuille redevenue blanche, James insulte son vieil ennemi Severus Snape lorsqu'il manifeste l'intention de confisquer le parchemin mystérieux saisi dans les poches de Harry. Le héros découvre son père par objets et personnages interposés ; ce qu'Isabelle Smadja appelle "l'éclatement des figures paternelles" serait peut-être plus justement nommé le puzzle géant de la figure de James. Les figures paternelles de substitution ne sont jamais autonomes ; Remus Lupin, Sirius Black (tous deux amis intimes de James), ou d'une autre manière ce père à abattre que représente Severus Snape ne valent que comme fragments du grand tout perdu.

Mais l'image paternelle évolue à mesure que le héros grandit. Le tome trois est celui où l'identification à James connaît son apogée. Harry Potter y noue des relations privilégiées avec le professeur Remus Lupin dont il apprend finalement qu'il était l'un des amis intimes de son père, un de ceux qui avaient élaboré avec lui la Carte du Maraudeur. Après avoir sauvé la mise à Harry menacé par Severus Snape, le professeur Lupin avait précédemment confisqué la carte, montrant qu'il savait ce que recélait ce parchemin qui paraissait vierge, et laissant entendre que son usage était dangereux, mais avant de quitter l'école, il le rend à Harry qui n'est plus dupe des quatre pseudonymes<sup>9</sup> :

"Vous m'aviez dit que Moony, Wormtail, Padfoot et Prongs allaient chercher à m'attirer hors de l'école... vous disiez qu'ils trouveraient ça drôle.

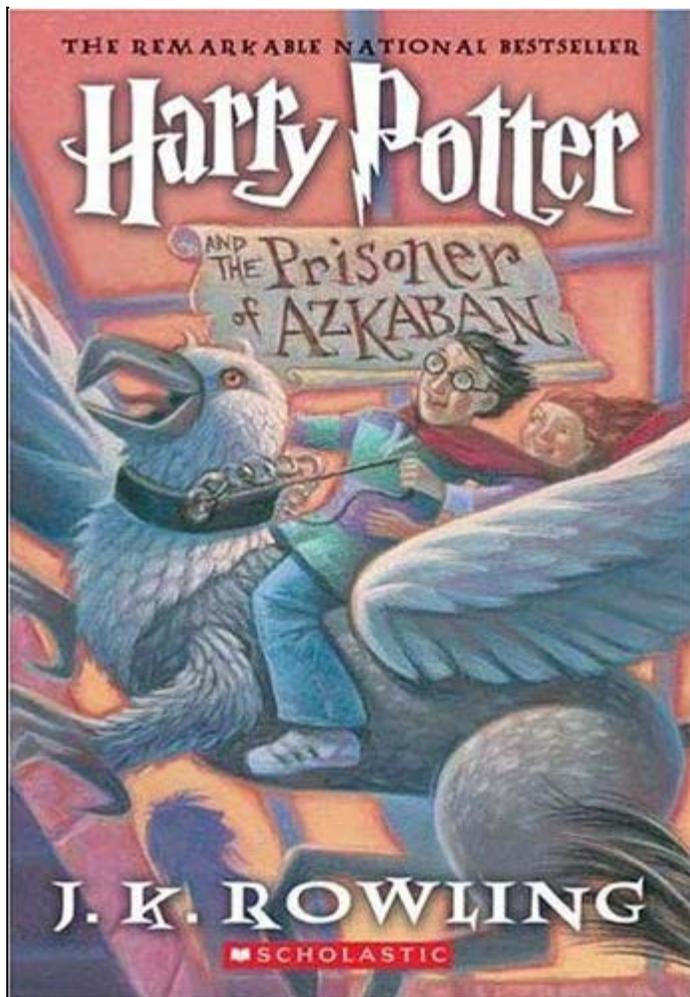
- C'était la vérité, dit Lupin [...]. Je n'hésite pas à dire que James aurait été terriblement désappointé si son fils n'avait jamais trouvé les passages secrets pour sortir du château. "

Et surtout, Harry retrouve en son parrain Sirius Black le meilleur ami de James :

"Tu es vraiment le fils de ton père, Harry<sup>10</sup>" (la dernière phrase dite par Sirius lorsque Harry et Hermione viennent lui sauver la vie) paraît être alors le mot de la fin. C'est pourtant à partir de Sirius que va se produire le début de l'évolution qui détache progressivement Harry du modèle constitué par James.

Pour commencer, Sirius lui-même va connaître une étonnante régression : lui qui joue le rôle d'adulte responsable tout au long du tome quatre semble redevenir dans le tome cinq un adolescent en révolte contre le milieu familial. Recherché à la fois par Voldemort et par le Ministère de la Magie (qui continue à le prendre pour celui qui a livré Lily et James Potter), il est obligé de rester caché dans l'antique demeure des Black où, en raison de ses options pro-*Muggles*, il se fait insulter à longueur de journée par le portrait de sa mère. Dans cette situation d'autant plus insupportable qu'elle fait suite à des années d'incarcération dans la prison d'Azkaban, Sirius Black atteint un curieux état de confusion. Il avait fait jadis de James sa famille d'élection, au point de s'enfuir de chez ses parents pour aller vivre chez les Potter. A présent, il croit retrouver en Harry l'ami perdu, et paraît s'imaginer qu'ils ont tous les deux quinze ans. Toutes ses demandes sont dès lors déraisonnables : il voudrait sortir pour aller retrouver Harry comme s'il n'avait pas passé l'âge de faire le mur ; c'est Harry, d'accord pour une fois avec Hermione, qui doit lui rappeler que c'est beaucoup trop dangereux, et qui s'attire alors cette réplique cinglante<sup>11</sup> : "Tu ressembles moins à ton père que je le pensais. Pour James, c'était le risque qui faisait le plaisir". Ce type de phrases dégrisantes permet à Harry de prendre conscience qu'il n'est pas son père, qu'il ne réagit pas dans tous les cas comme son père l'aurait fait, sans doute parce qu'il y a aussi en lui cette part non dite venue de Lily qui rejoint le caractère raisonnable de son amie Hermione .

Mais le basculement décisif se produit à partir de Severus Snape, lorsque Harry qui le soupçonne depuis des années d'être resté en cachette partisan de Voldemort pénètre par effraction dans son secret jalousement gardé. Le professeur Snape cache systématiquement un souvenir qu'il retire de son cerveau avant d'entraîner Harry à la pratique de l'Occlumancie, forme de magie qui permet de lire dans les pensées d'autrui. Harry profite de la première occasion pour explorer ce souvenir. Il croit y découvrir Lord Voldemort et ses Death Eaters (Mange-Mort). Il y trouve James Potter à quinze ans, s'amusant avec l'aide de son ami Sirius Black à humilier publiquement le jeune Severus Snape. James se montre arrogant, odieux, cruel, Sirius et lui se mettent à deux contre un,



Harry Potter and the Prisoner of Azkaban

Remus Lupin qui est présent n'intervient pas, autrement dit, toutes les composantes du modèle paternel en sortent à jamais ébranlées. Snape apporte alors la pièce manquante au puzzle-portrait de James Potter,

reconstitué en cinq tomes ; confronté au tableau final, Harry n'est plus sûr d'avoir envie de ressembler à son père<sup>12</sup>.

L'épisode ne s'arrête pas là. Harry se plonge dans ce fragment de passé, d'abord émerveillé de voir James à quinze ans, puis choqué et horrifié de ce qu'il découvre de lui. Ne pensant comme toujours qu'à son père, il voit soudain surgir une adolescente qu'il n'attendait pas, une certaine Lily Evans . Contrairement aux autres élèves de l'école, cette dernière ne rit pas de voir Severus Snape maintenu en l'air la tête en bas, elle demande à "Potter" de le laisser tranquille, et sur son refus, elle lui dit avec vigueur tout le mal qu'elle pense de lui. Cette fois, l'image fusionnelle de "Lily et James", entité bicéphale cruellement détruite par la méchanceté gratuite de Lord Voldemort, est bel et bien brisée ; quand Harry émerge de ce souvenir, il n'arrive même plus à comprendre comment ses parents ont pu s'aimer et s'épouser. Avec "Lily et James", le symbole de l'unité perdue devient celui du conflit intérieur, car c'est toujours, plus que jamais, du héros lui-même qu'il est question ici. Comprendre l'union de ces deux adolescents que tout oppose serait pour Harry comprendre sa propre genèse, réconcilier toutes les parts de lui. Et son exemple invite à chercher l'harmonie par la réconciliation du masculin et du féminin, de l'imaginaire débridé et du réel raisonnable.

Ce nouveau visage de James Potter apparu dans le cinquième tome nuance l'opposition entre bons sorciers alliés aux *Muggles* et mauvais sorciers ennemis de

ces derniers. L'ennemi des *Muggles* dans l'affaire, c'est Severus Snape, humilié qu'on prenne sa défense, qui traite Lily Evans de Mudblood ; James Potter en revanche ne se réclame pas de la pureté du sang, au contraire, il est déjà amoureux de Lily qui le repousse. Néanmoins, la cruauté de la magie noire ne se cachait pas là où Harry croyait la trouver.

Le bon sorcier n'est donc jamais innocent. Isabelle Smadja commente avec finesse les difficultés de Hogwarts à conserver ses professeurs de Défense contre les Forces du Mal, sans doute, dit-elle, parce que pour savoir se défendre contre les forces du mal, il faut participer de la nature de celles-ci. Le meilleur des professeurs successifs est alors le faux Moody Mad-Eye (Maugrey Fol-oeil) qui se révèle être Barty Croupton junior, c'est-à-dire le plus fidèle des partisans de Voldemort ; en deuxième position viendrait Remus Lupin qui se transforme en loup-garou les nuits de pleine lune<sup>13</sup>. Cette analyse vaudrait d'être prolongée et confirmée : l'imposteur qui a pris l'apparence de Moody Mad-Eye paraît pendant tout le tome quatre une reduplication du professeur Lupin : mêmes qualités d'enseignant, même relation privilégiée avec Harry, même lucidité sur les dangers courus par le héros<sup>14</sup>. Plus troublant encore : c'est lui qui insuffle à Harry une vocation d'Auror, de sorcier combattant les forces du mal, comme si le désir de combattre ce mal ne pouvait naître que de ce qui en nous le connaît le mieux, voire pactise avec lui. Mais à y regarder de plus près, la remarque ne vaut pas seulement pour la défense contre les forces du mal. Tout usage de la magie implique tôt ou tard l'abus de la magie ; d'ailleurs, le patronyme de Sirius Black ne révèle-t-il pas que dans les vieilles familles de sorciers, la veine de la magie noire est omniprésente ?

On pourrait s'interroger en ce sens sur le rapport établi par Rowling entre les figures paternelles et l'animalité : pour ne pas laisser seul Remus forcé à intervalles réguliers de se changer en loup-garou, James Potter, Sirius Black et Peter Pettigrew ont développé la faculté de se métamorphoser en animaux. Les quatre amis fonctionnent ici comme un être collectif : James Potter prend la forme d'un cerf, un animal noble et beau<sup>15</sup>, mais Sirius est un chien noir, ce qui confirme son nom de Black, un animal sympathique et ami de l'homme, mais un carnivore et un chasseur, non un gibier. Chez Peter Pettigrew le futur traître, la négativité est encore plus nette : il se change en rat, rongeur et prédateur. Enfin, le sens de toutes les métamorphoses est sans doute donné par leur raison d'être initiale. Avec Remus Lupin, la première en date des figures paternelles surgie auprès de Harry, le père rassurant, protecteur, qui sait si bien combattre les forces du mal et inviter le jeune garçon à apprivoiser ses peurs possède aussi cette dose cachée d'agressivité qui l'oblige périodiquement à prendre la forme d'un loup-garou et à attaquer n'importe qui sans discernement. On est cette fois aux antipodes du cerf, comme si la forme séduisante de James Potter n'était choisie que pour dissimuler la vérité dérangeante : le bon père a en lui du loup, de la bête féroce, comme le bon sorcier a en lui des affinités secrètes avec la magie noire. Cette interprétation symbolique des métamorphoses s'impose d'autant plus que l'amitié des quatre inséparables n'est pas sans nuages : arrivés à l'âge adulte, sachant les Potter menacés, ils se soupçonnent les uns les autres. James et Sirius étaient arrivés ensemble à la conviction que l'espion de Voldemort ne pouvait être que Remus Lupin, signe qu'eux-mêmes interprétaient son identité de loup-garou comme une aptitude potentielle au mal ; Lupin de son côté paraît s'être persuadé à la même période que le coupable était Sirius Black. Faire des mauvais coups ensemble, inventer la Carte du Maraudeur qui s'efface lorsqu'on déclare "méfait accompli", n'implique pas de se

faire confiance mutuellement ; chacun au contraire sait pertinemment à partir de soi de quoi ses alter ego sont capables.

Ce groupe des quatre inséparables, tantôt hommes et tantôt animaux, qui porte un traître en son sein, fonctionne donc comme une métaphore de l'identité paternelle. Sa dualité se reflète dans la figure de Remus Lupin, excellent professeur, bon sorcier, ami fidèle... et cependant loup-garou à ses heures, comme James Potter peut être à ses heures un tortionnaire d'une implacable cruauté. Les deux Moody Mad-Eye successifs, le mauvais et le bon, qui restent cependant indiscernables, sont une autre métaphore de cette puissance magique toujours ambivalente. On retrouve là quelque chose de cette inavouable parenté qui lie James Potter, le père héros, à ce Voldemort qu'il serait facile d'interpréter comme une monstrueuse figure paternelle (un père Chronos, qui a voulu tuer Harry avant qu'il grandisse afin de conserver son propre pouvoir). James Potter est un excellent joueur de quidditch, sport qui consiste avant tout à maîtriser la technique du vol sur balai ("Tu voles aussi bien que ton père, Harry<sup>16</sup>", est la première chose que son parrain lui dit sur lui-même, avant de l'avoir convaincu de son innocence et de la culpabilité de Peter Pettigrew) ; or, le nom Voldemort, pensé en français, ne consiste-t-il pas à dire qu'on vole trop haut, trop loin, que ce vol magique décuplé finit par devenir mortifère ?

En définitive, l'opposition entre sorciers et *Muggles* pourrait bien être une affaire de genre. Rowling a beau utiliser d'un bout à l'autre une focalisation interne qui nous fait vivre les aventures du point de vue de Harry, non d'Hermione Granger ou de Ginny Weasley, elle a beau dissimuler sa propre identité par l'usage des initiales, elle n'en reste pas moins une romancière pour qui les personnages féminins, sorcières ou *Muggles*, représentent l'ancrage dans le réel tandis que l'autre masculin fascine et fait rêver. Univers d'autant plus original que la froide rationalité bascule du côté de la femme : c'est Hermione Granger qui représente le savoir, la raison analytique et déductive, c'est elle qui n'est jamais la dupe de ses sentiments<sup>17</sup>. De même, c'est au professeur McGonagall, au prénom si symbolique de Minerva, que revient le rôle d'incarner les bienfaits du système scolaire. Alors que sous ses fausses apparences de sérieux et malgré son prénom trompeur de Severus<sup>18</sup>, le professeur Snape ne fonctionne en fait qu'à l'affectif, distribuant les notes aux élèves selon ses préférences ou ses antipathies, une femme illustre la dignité de la fonction d'enseignante avec tout ce qu'elle suppose de rigueur, de justice, de sévérité et d'autorité. On peut également remarquer que des quatre maisons de Hogwarts, celle qui met à l'honneur le savoir et l'érudition a été jadis fondée par une femme, Rowena Ravenclaw (Serredaigle)<sup>19</sup>. La femme règne donc sans partage sur le royaume de l'intelligence. Qui plus est, en exprimant l'originalité de sa propre conception du monde, qui tranche sur les stéréotypes habituels (sensibilité féminine contre intelligence masculine...), Rowling se fait peut-être aussi porte-parole de mutations sociales : par exemple, la féminisation de la profession d'enseignant, ou le fait que les meilleures élèves de collège et de lycée sont bien souvent des filles.

Des femmes peuvent donc être sorcières, mais le féminin en soi penche vers les *Muggles*. A l'inverse, plus le sorcier est puissant et plus il paraît représenter une sorte de virilité mortifère dont le serpent des Slytherin serait l'emblème<sup>20</sup>. On pourrait se demander si l'obésité qui caractérise l'oncle Vernon et le cousin Dudley n'est pas un signe de non-virilité : la masse grasseuse signalerait cette absence

étonnante d'énergie sexuelle qui leur permet d'être mâles et *Muggles*, autrement dit presque-masculés (Vernon Dursley est d'ailleurs comparé à un boeuf dès la première page du tome un<sup>21</sup>). Ainsi et non sans logique, Rowling reconstruit le manche de balai transgressif des sorcières et la baguette magique traditionnelle des fées en évidents symboles phalliques. De James Potter à Victor Krum le grand joueur bulgare, les vrais champions de vol sont toujours masculins, même s'il y a des filles qui se débrouillent bien. Et Hermione Granger a beau être la première à savoir utiliser sa baguette en classe, ceux qui vont à l'aventure et affrontent le danger baguettes dressées, ce sont toujours Harry et Ron. De même, les héros masculins sont seuls à s'affronter dans des combats de sorciers, baguette contre baguette, même si dans le tome cinq, lorsque Harry crée un club secret de Défense contre les Forces du Mal, certaines filles participent aux séances d'entraînement. Le sortilège *Expelliarmus* par exemple, qui consiste à désarmer l'adversaire en lui faisant sauter la baguette des mains, évoque volontairement les duels à l'épée. On a ainsi, par petites touches cohérentes, la création d'un univers de virilité fantasmatique, qui prolonge l'image du père idéalisé, mais qui effraie en même temps presque autant qu'elle fascine. Cette lecture psychologique pourrait d'ailleurs à nouveau se doubler d'une lecture sociale : à travers le monde des sorciers, ce qui est représenté c'est peut-être les enjeux de pouvoir de notre société restée foncièrement masculine. Les filles qui, à l'instar d'Hermione Granger, veulent s'y faire une place par leur intelligence et leur volonté sont forcées de concurrencer les hommes avec leurs propres armes, et donc de s'emparer à leur tour d'attributs phalliques. Il devient alors significatif qu'Hermione se fasse traiter de Mudblood comme jadis Lily Evans : l'injure raciste pourrait être en ce sens une métaphore du mépris sexiste.

Dans tous les cas, Lily et James Potter sont bien autre chose que des personnages secondaires, présents dans l'absence, qu'on suit en filigrane d'un tome à l'autre, parmi tant d'autres protagonistes. Ils sont les entités primordiales et complémentaires, la hiérogamie originelle qui structure tout l'univers romanesque de Rowling<sup>22</sup>. On pourrait même pour être plus précis construire à partir d'eux un tableau à quatre entrées. James époux de Lily est le masculin sorcier. Comme on l'a vu dans le souvenir secret du professeur Snape, James sans Lily aurait cédé à sa tendance naturelle à abuser de la magie et aurait pu devenir le masculin hyper sorcier. A l'autre extrémité de lui-même, il porte alors un autre nom, Lord Voldemort. Lily épouse de James est le féminin semi-sorcier, dans lequel la magie est toujours tempérée par l'influence *Muggle* ; c'est la catégorie à laquelle appartient Hermione Granger. Lily sans James retomberait dans le féminin Muggle quotidien jusqu'à se confondre avec la tante Pétunia .

Des indices corroborent cette interprétation. On peut relever tout d'abord la fascination inavouée et inexplicable de la tante Pétunia pour James Potter, qui se manifeste de façon éclatante au début du tome cinq, lorsqu'elle révèle soudain qu'elle sait que les Dementors sont les gardiens de la prison d'Azkaban parce que, avoue-t-elle, terriblement gênée : "j'ai entendu... cet horrible garçon... lui en parler... il y a des années<sup>23</sup>". C'est dire que la moindre parole tombée de la bouche de James Potter (une parole qui ne lui était même pas adressée, qui était dite à sa soeur Lily en sa présence) s'est gravée à jamais dans la mémoire de Pétunia . On comprend mieux alors pourquoi elle n'a jamais pardonné à Lily son mariage, pourquoi elle a rompu toute relation avec sa soeur à partir de là : ce James Potter qu'elle affecte de tant haïr pourrait bien avoir été son véritable et son unique

amour<sup>24</sup>. En symétrie, quoi de plus mystérieux que le désir de Voldemort d'épargner Lily Potter ? Rien ne vient jamais l'expliquer ; or, les romans successifs sont pourtant très clairs sur ce point. "J'ai tué votre père d'abord, et il s'est battu avec courage... mais votre mère n'avait pas à mourir... elle essayait de vous protéger..."<sup>25</sup> explique Voldemort à Harry dès leur première rencontre à la fin du tome un. Le fait est confirmé dans le tome trois, lorsque Harry confronté aux Dementors revit la scène de la mort de ses parents en entendant leurs cris, et la voix de Voldemort : "Écartez-vous, espèce d'idiote... écartez-vous, cette fois..."<sup>26</sup> Bien sûr, pour que Lily puisse donner sa vie pour sauver son fils, il fallait que sa mort ne fût pas prévue, mais cela laisse entière l'énigme de savoir pourquoi Voldemort ne lui voulait pas de mal<sup>27</sup>. Autrement dit, si Lily avait vécu sans James, elle n'aurait conservé dans sa médiocrité de petite bourgeoise *Muggle* qu'un tout dernier restant de rêves et volonté de puissance : une haine féroce pour James Potter, son seul sentiment violent, le dernier frisson de sa vie aseptisée. Tandis que si James avait vécu sans Lily, le mage noir terrifiant qu'il n'aurait pas manqué de devenir aurait eu comme dernier vestige d'humanité un minuscule soupçon de tendresse et de pitié envers cette jeune fille qui l'avait ému autrefois, une hésitation de quelques secondes avant de la tuer comme les autres. Même dans son avatar le plus négatif, chacun conserve la capacité d'être modifié par la rencontre de l'autre, d'être éveillé par lui ou elle à d'autres possibles.

Le tableau ainsi dessiné couvre bien tout l'univers romanesque. Il faut redire cependant avant toute chose qu'en lui, l'appartenance effective à l'un ou l'autre sexe n'est pas contraignante. Il faut toujours chez Rowling distinguer entre les hommes et les femmes fictionnels mais variés, et les catégories du masculin et du féminin prises pour elles-mêmes. De même qu'il peut y avoir des sorcières alors que la magie appartient à la catégorie du masculin, on peut trouver des personnages féminins qui entrent dans les catégories de James Potter et de Lord Voldemort comme des personnages masculins qui entrent dans les catégories de Lily Potter et de tante Pétunia . On peut même trouver des sorciers ou des sorcières qui entrent dans la catégorie du féminin *Muggle*<sup>28</sup>. Ce qui est en jeu, c'est un certain rapport au désordre ou à l'ordre, à l'imagination ou à la raison, à la toute puissance incontrôlée ou au contrôle devenu tout puissant. Plus précisément, James Potter incarne l'imagination, la fantaisie, l'humour, l'individualisme et le mépris des règles. Si l'on exagère ces tendances, on tombe dans l'arrogance (le défaut que lui reproche la jeune Lily Evans), la rupture agressive avec le réel, la volonté de puissance déchaînée. De son côté, Lily Potter ou son prolongement vivant dans le cycle, Hermione Granger, incarne la raison, le sérieux, la douceur, la compassion, le sens de la justice et le respect des lois. Si l'on exagère ces tendances, on tombe dans l'auto-limitation, la médiocrité, l'aveuglement, l'obsession du règlement et l'amour de l'ordre pour l'ordre.

Quatre exemples peuvent l'illustrer. Les jumeaux, Fred et George Weasley, sont sans doute les meilleurs représentants du masculin sorcier incarné par James Potter. Héritiers de la Carte du Maraudeur et de la fonction de fauteurs de troubles en chefs à Hogwarts, ils s'inscrivent bien dans la lignée de James. Ils sont toujours prêts à utiliser la magie pour s'amuser et jouer de mauvais tours à ceux qu'ils n'aiment pas, toujours prêts aussi à prendre des risques et à en faire courir aux autres sans s'interroger d'avance sur les conséquences. Pour eux, les règles sont faites pour être transgressées, et les interdits afin qu'on ait le plaisir d'imaginer un

moyen de passer outre. Avec cela, ils sont courageux, généreux, sympathiques et pleins de fantaisie, ouverts à chacun, *Muggle* ou sorcier, selon le plaisir qu'ils tirent de sa compagnie, mais excessifs dans leurs inimitiés, et prêts à tout pour arriver à leurs fins<sup>29</sup>.

Si l'on en vient à Lucius Malfoy, éminent représentant du masculin hyper sorcier incarné par Lord Voldemort, la fantaisie et l'humour ont disparu et l'imagination se fait délire à froid ; retranché dans le monde de ses fantasmes, le grand sorcier se prend au sérieux et considère que tout lui est dû. La colère qu'il éprouve pour les démentis que le réel peut toujours lui infliger prend alors la figure d'une haine impitoyable pour les *Muggles* qu'il considère comme les ennemis naturels des sorciers et qu'il se plaît à tourmenter avec ses pouvoirs magiques. L'individualisme chez lui vire au solipsisme : le vrai sorcier est seul, représentant d'une race en voie d'extinction, dans un monde infesté de *Muggles* et de leurs alliés : c'est pourquoi, dès qu'il peut agir, tout lui est permis, il est en guerre ouverte avec le monde qui l'entoure. Désireux de ne se plier qu'à ses propres règles, Lucius Malfoy voudrait aussi y plier les autres ; il s'indigne que le Ministère de la Magie mette le nez dans ses affaires, interdise la pratique de la magie noire, etc., mais pour lui, le meilleur moyen d'y pallier est de se propulser lui-même à un poste de commandement. C'est donc tout à fait logiquement que dans le tome quatre, Voldemort revenu le retrouve au premier rang de ses Death Eaters et ne lui fait même pas reproche de ses années d'abandon (un abandon pour lequel Lucius Malfoy n'éprouve d'ailleurs aucun remords) tant il se reconnaît dans ses choix<sup>30</sup>..

Du côté du féminin semi-sorcier incarné par Lily Potter, les choses sont différentes : la magie existe aussi, mais tournée soit vers le réel et l'utile (la magie de l'infirmière, Madame Pomfrey, qui sert à guérir les nombreux plaies et bosses des jeunes sorciers), soit vers la réussite sportive ou scolaire. Un bon représentant en serait Cedric Diggory, le champion officiel de Hogwarts dans ce Tournoi des Trois Sorciers du tome quatre - qui, du fait de la participation inattendue de Harry Potter, se dispute finalement entre quatre sorciers. Bon joueur de quidditch, il ne se distingue pas pour autant par sa fantaisie ou son imagination, mais il est sérieux, raisonnable et loyal. Il appartient d'ailleurs à la quatrième maison, *Hufflepuff* (Poufsouffle), celle qui justement ne requiert aucune aptitude particulière ; la moins magique des quatre, en quelque sorte. On ne voit Cedric Diggory utiliser ses pouvoirs magiques que dans les épreuves officielles du tournoi ; emporté avec Harry dans l'aventure du retour de Voldemort, il a le temps de tirer sa baguette, mais pas de s'en servir. Son fantôme précède celui des parents de Harry, mais il ne formule qu'une requête très modeste : que son corps soit ramené à Hogwarts pour que sa famille puisse l'enterrer. Jusque dans la mort, il veut que tout rentre dans l'ordre, avec l'idée que l'ordre apporte bienfait et réconfort. Personnage secondaire du tome quatre (et comparse dans le tome trois) Cedric Diggory n'est guère caractérisé que par un seul trait dominant : il est celui qui n'aimerait pas gagner s'il n'avait pas joué selon les règles (sa première véritable intervention dans le cycle est lorsqu'il proteste qu'il n'a pas eu de mérite à battre Harry Potter au quidditch puisque celui-ci s'était évanoui et était tombé de son balai en apercevant des Dementors). Aussi effacé à sa façon que Lily Potter, il est juste qu'il meure comme elle : tué par Voldemort presque par accident, sans préméditation de la part de ce dernier<sup>31</sup>.

La magie en cours d'atténuation peut se résorber encore davantage avec le féminin

*Muggle* incarné par la tante Pétunia , y compris chez un personnage de sorcière. Un cas intéressant serait alors Dolores Umbridge, avant-dernière en date (dans le tome cinq) des professeurs de Défense contre les Forces du Mal, puis *High Inquisitor* (Grande Inquisitrice) de Hogwarts, et enfin directrice de l'école après le renvoi de Dumbledore , lorsque le Ministère de la Magie s'obstine à ne pas croire que Voldemort est revenu. On découvre vraiment ici combien les catégories de sorciers et de *Muggles*, si immédiatement visibles, sont peu pertinentes pour appréhender l'univers de Rowling. Car ce haut fonctionnaire du Ministère de la Magie n'est rien d'autre qu'une autre tante Pétunia transposée dans le monde des sorciers. Sorcière de naissance, Dolores Umbridge semble avoir une saine horreur de tout ce qu'il y a de magique dans l'univers magique (les géants, les centaures, les créatures fantastiques de toutes espèce, l'usage des baguettes magiques...). En revanche, ses vraies passions sont celles de la tante Pétunia : l'espionnage et la délation. Deux manifestations d'une curiosité dévoyée et paradoxalement aveugle : on espionne non pour découvrir du nouveau, mais pour vérifier que tout est dans l'ordre et pour dénoncer ce qui n'est pas conforme. La fonction de *High Inquisitor* est alors doublement savoureuse : elle magnifie dans le monde des sorciers ce qui est la raison d'être de la tante Pétunia dans le monde des *Muggles*, et souligne en même temps le paradoxe qu'il y a pour une sorcière à choisir une telle fonction : l'inquisiteur n'est-il pas symboliquement celui qui condamne les sorcières au bûcher ? Mère castratrice s'il en fût, Dolores Umbridge voudrait voir détruite la baguette de Harry Potter et elle fait enchaîner son balai à la muraille : la passion de l'ordre veut qu'on lui sacrifie à la fois la vérité (et on retrouve ici la tante Pétunia prétendant qu'elle n'a pas de soeur ou que la magie n'existe pas) et les destins singuliers des individus<sup>32</sup>.

A première vue, on pourrait croire que par Lily et James Potter, le masculin sorcier et le féminin semi-sorcier sont très proches, presque confondus, tandis qu'à l'inverse, masculin hyper sorcier et féminin *Muggle* sont aux antipodes. Mais là encore, la construction de Rowling est plus riche et plus intéressante. Pour commencer, les extrêmes se rejoignent. Dans le tome deux, bien avant de savoir que Tom Riddle est devenu Lord Voldemort, Ron Weasley fait à son sujet une réflexion qui donne beaucoup à penser. L'adolescent du passé (dont il a nettoyé l'insigne de préfet et les décorations pendant l'une de ses retenues), auquel Harry est prêt à s'identifier, lui est d'emblée antipathique ; il l'associe à l'un de ses grands frères, Percy Weasley, préfet lui aussi. Or, Percy est l'un des plus clairs représentants sorciers de la catégorie du féminin *Muggle* : dans le tome cinq, employé désormais au Ministère de la Magie, il va accepter la version officielle du non retour de Voldemort au point de rompre avec les siens qui ont confiance en Harry et croient en sa parole. Si l'on admet la justesse de l'intuition de Ron, on peut retenir que l'ambition froide et légaliste qui culmine dans la passion de l'ordre n'est pas si éloignée de la volonté de puissance des fauteurs de désordre<sup>33</sup>. Isabelle Smadja remarque que deux images complémentaires du racisme sont fournies par Rowling : le nazisme représenté par Voldemort, et le racisme quotidien et petit bourgeois de l'oncle Vernon. On pourrait ajouter que le premier s'appuie nécessairement sur le second, sur son indifférence aux autres et sur sa cécité ; Hitler ou Voldemort ont besoin d'administrations officielles pleines d'employés à la Percy Weasley, qui ne veulent surtout pas savoir la vérité sur les massacres.

Quant aux deux catégories qui devraient se rejoindre, incarnées par le couple de "Lily et James" et, finalement, par le couple naissant de Ron Weasley et Hermione

Granger , elles n'arrivent jamais à se fondre en une seule ; les meilleurs amis de James l'avouent d'ailleurs à Harry. Bien sûr, James avait changé, il était devenu moins prétentieux, moins content de lui, il avait cessé d'envoyer des sorts à n'importe qui pour s'amuser... mais "Snape était un cas spécial", et quant à savoir ce que Lily pensait du comportement de son mari envers Severus Snape : "Pour te dire la vérité, elle n'en savait pas grand chose" <sup>34</sup>. Masculin sorcier et féminin semi-sorcier ont besoin l'un de l'autre pour ne pas succomber chacun à ses propres démons, et pourtant, un hiatus les sépare toujours. L'image initiale de "Lily et James" est à la fois une image d'Épinal ou un pieux mensonge, l'alliance la plus nécessaire du monde et une sorte d'horizon de l'oeuvre jamais atteint.

La dernière remarque qu'impose ce tableau, c'est que Harry a beau être le héros, il a sa place clairement marquée, sa catégorie comme les autres (qui est d'ailleurs sans conteste la favorite de Rowling) : il entre bien sûr dans le masculin sorcier. Les représentants du féminin *Muggle* sont pour lui des repoussoirs absolus. Quant au féminin semi-sorcier, c'est une catégorie qui lui est étrangère au départ et avec laquelle il doit constamment renouveler et conforter son alliance : voici toute l'histoire de son amitié avec Hermione Granger, qui n'est certes pas née d'une attirance immédiate (Ron et lui ont commencé par la trouver insupportable). Tout cela explique la tentation permanente que représente pour lui son double négatif, Lord Voldemort, qui l'attire vers le masculin hyper-sorcier. Et peut-être aussi l'insistance avec laquelle il se persuade dès le tome un que Severus Snape ne peut être qu'un partisan de Voldemort. Cette vérité-là, Harry la trouve en lui ; à son insu, il parle de lui-même ; s'il succombait à la tentation du masculin hyper sorcier, ce ne pourrait être que pour les raisons qui l'apparentent très profondément à Severus Snape : parce qu'il est comme lui de sang mêlé et donc que dans le monde des sorciers il a aussi à faire ses preuves, parce qu'il a été comme lui blessé et humilié, parce qu'il n'arrive pas à oublier, parce qu'il pourrait se construire autour de cette blessure, et s'élancer tout entier dans le désir de vengeance. Le rééquilibrage se produit cependant, toujours à renouveler, avec ce qu'il implique de lente découverte du féminin et d'acceptation progressive du réel *Muggle*.

Car le tableau n'est pas statique ; un courant continu le traverse qui aspire progressivement Harry de James le héros vers Lily l'oubliée, et donc peu à peu vers le féminin, le monde ordinaire, les *Muggles* pourtant si repoussants et même si haïssables. D'un tome à l'autre, on est de plus en plus conscient du glissement progressif, voire de l'inter-pénétration des catégories du masculin sorcier et du masculin hyper-sorcier : par exemple, dans le tome six, c'est l'Armoire à Disparaître des jumeaux Weasley qui permet aux Death-Eaters de pénétrer à Hogwarts. Tout l'entourage de Harry progresse alors avec lui dans le sens du courant : si Ron Weasley apprend non sans mal à aimer Hermione , Albus Dumbledore directeur de Hogwarts auto-limite son usage de la magie ; plus il combat Voldemort et plus il perd ses propres pouvoirs pour leur préférer délibérément l'amour et la confiance ; il finit par rejoindre Lily Potter dans la mort, mourant désarmé pour sauver Harry<sup>35</sup>. Dans le septième et dernier tome, Harry trouvera-t-il le point d'équilibre, ou devra-t-il pour tuer Voldemort détruire la magie elle-même, posant alors Lily et James comme deux entités désespérément séparées ?

---

## Notes

<sup>1</sup>  La même analyse pourrait être faite à propos de Neville Longbottom (Londubat) : il mentionne dès le premier tome, sans plus, sa grand-mère qui l'élève et ne dit rien de ses parents. A la fin du tome quatre, Harry découvre que ces derniers, "Frank Longbottom et sa femme", ont été victimes des partisans de Voldemort et ont eu leur cerveau détruit. Dans le tome cinq, on rencontre à St Mungo, l'hôpital des sorciers, Neville et sa grand-mère leur rendant visite. La scène est alors focalisée sur les relations entre Neville et sa mère, Alice Longbottom, qui ne parle plus, mais s'adresse à sa façon à son fils en lui donnant des lambeaux de papiers déchirés qu'il met soigneusement dans sa poche : sa figure émerge peu à peu de l'ombre, tandis que celle de la grand-mère se précise. Cette évolution accompagne et renforce celle qui consiste à donner de plus en plus d'importance au personnage de Neville, jusqu'à faire de lui l'un des compagnons de Harry dans la lutte contre Voldemort et ses partisans à la fin du tome cinq.

<sup>2</sup>  If we had'nt married *Muggles*, we'd've died out. (*The Chamber of Secrets*, p. 116)

<sup>3</sup>  Par exemple, les parents *Muggles* d'Hermione Granger, souvent évoqués, sont des silhouettes qui ne se précisent pas ; ils n'ont ni caractère ni histoire, leur vie sans magie semble se résumer à exercer un métier de dentiste, se réjouir des bons résultats scolaires de leur fille unique et aller skier, avec ou sans elle, pendant les vacances d'hiver.

<sup>4</sup>  "I don't know what you mean by wizard, said Frank, his voice growing steadier. All I know is I've heard enough to interest the police tonight, I have. You've done murder, and you're planning more !" (*The Goblet of Fire*, p. 14)

<sup>5</sup>  Une seule exception apparaît tardivement au tome six : Horace Slughorn se souvient de Lily comme de la plus brillante élève de son cours de potion.

<sup>6</sup>  Isabelle Smadja, *Harry Potter : les raisons d'un succès*, collection "Sociologie d'aujourd'hui", PUF, Paris, 2002, 134 p., *De l'unité du visage de la mère à l'éclatement des figures paternelles*, p. 72-96.

<sup>7</sup>  Lorsque Harry tombe amoureux dans le quatrième tome, c'est de Cho Chang, une jeune fille brune, excellente joueuse de quidditch, deux traits qui la rattachent au monde paternel. A l'inverse, dans le tome deux, Harry demeure complètement indifférent aux sentiments passionnés que Ginny Weasley nourrit pour lui ; or, l'adolescente est rousse comme Lily Potter, et fait l'éloge des yeux verts de Harry qu'il se trouve tenir de sa mère. Il faut une longue et lente évolution pour que Harry finisse par répondre, dans le tome six, aux sentiments de Ginny.

<sup>8</sup>  Ou, plus exactement, elle ne lui manque que dans l'ensemble qu'elle forme avec son père ; il n'a jamais le désir de la voir seule et de la connaître pour elle-même. Deux exemples éloquentes à ce sujet. Dans le tome trois, mis en présence des Dementors (Détraqueurs), Harry Potter entend les cris de sa mère suppliant Voldemort d'épargner son fils ; cela lui est insupportable, il le vit comme un vrai

cauchemar. S'entraînant à combattre les Dementors avec le professeur Lupin, il entend le début de la scène, c'est-à-dire la voix de son père disant à Lily de s'enfuir avec le bébé. Il éprouve alors émotion et plaisir à entendre "ses parents", et désire malgré lui renouveler cette expérience. Dans le tome quatre, lorsque la baguette de Voldemort est soumise à une force rétroactive qui fait réapparaître les fantômes de ses dernières victimes, Harry voit apparaître sa mère, mais celle-ci ne lui adresse que ces mots : "ton père va venir, il me suit", comme si le fantôme de Lily savait pertinemment que sa présence à elle ne représentait rien pour son fils, et qu'il ne pouvait attendre le secours que de ce père tant admiré.

9  "You told me Moony, Wormtail, Padfoot and Prongs would've wanted to lure me out of school...you said the'd have thought it was funny." "And so we would have," said Lupin [...]. "I have no hesitation in saying that James would have been highly disappointed if his son had never found any of the secret passages out of the castle." (*The Prisoner of Azkaban*, p. 424-425)

10  "You are - truly your father's son, Harry..." (ibid., p. 415)

11  "You're less like your father than I thought. [...] The risk would've been what made it fun for James." (*The Order of the Phoenix*, p. 273)

12  A vrai dire, la complexité de l'oeuvre de Rowling nuance cette découverte. Tout d'abord, Harry avait déjà vécu ce type de surprise au tome trois : sachant depuis le tome un que son père avait sauvé la vie de Snape, il découvre alors les circonstances : Snape serait mort victime d'une de ses mauvaises plaisanteries, car Sirius et lui l'avaient confronté à Remus Lupin changé en loup-garou. L'admiration de Harry pour son père survit à cette première révélation. Qui plus est, la mort de Sirius Black à la fin du tome cinq (mort comme James jadis en combattant Voldemort) semble permettre au héros de redorer le blason de son père, qui finit même par avoir raison après coup lorsque Severus Snape devient l'assassin de Dumbledore . En même temps, la confrontation avec ce James cruel et odieux a été cette fois trop violente pour ne pas laisser de traces décisives ; effectivement, dans le tome six, Harry rencontre enfin un professeur qui lui parle de sa mère adolescente, et surtout, il tombe amoureux de Ginny : un lent rééquilibrage commence à se produire.

13  Isabelle Smadja, *Harry Potter : les raisons d'un succès*, op. cit., p. 127-128.

14  Rowling replace même très volontairement la même scène : Harry rôdant la nuit dans les couloirs est surpris par le professeur Snape qui s'empare de la Carte du Maraudeur redevenue vierge, le professeur de Défense contre les Forces du Mal (c'est-à-dire Moody Mad-Eye à la place de Lupin) intervient pour le protéger, récupère la carte, puis conserve celle-ci dans son propre bureau (Lupin l'avait confisquée ; le faux Moody Mad-Eye se contente de demander à Harry de la lui prêter un certain temps). Mais la fonction de l'épisode est opposée : dans le tome trois, c'est grâce à la Carte du Maraudeur qui nomme chaque présent par son vrai nom que Lupin découvre la présence de Peter Pettigrew à Hogwarts, et qu'il comprend que Sirius Black est innocent ; dans le tome quatre au contraire, Moody

Mad-Eye confisque la carte pour que Harry ne découvre pas sa véritable identité de Barty Crouch.

15  Modèle à partir du tome trois du Patronus de Harry, l'image protectrice et réconfortante qui le défend contre les Dementors.

16  "You fly as well as your father did, Harry", *The Prisoner of Azkaban*, p. 372.

17  Le meilleur exemple se trouve au tome cinq : lorsque Harry voit en rêve Voldemort torturer Sirius Black dans le Département des Mystères du Ministère de la Magie, son ami Ron est prêt à le croire ; seule Hermione comprend aussitôt que Voldemort lui envoie ce faux rêve pour l'attirer, lui, dans le Département des Mystères. Harry ne l'écoute pas, il tombe dans le piège et Sirius Black meurt en venant à son tour le sauver.

18  Que James et Sirius adolescents transformaient en Snivelus (Servilius).

19  C'est à elle qu'appartient Cho Chang, le premier amour de Harry Potter, tandis qu'Hermione Granger aurait pu lui appartenir, mais, comme elle le révèle au tome cinq, le Sorting Hat (Choixpeau Magique) l'a finalement placée à Gryffindor, sans doute à cause de son courage et de son esprit d'aventure. Quant à la quatrième maison, *Hufflepuff* (Pouffsouffle), celle qui accueille le tout venant des sorciers sans compétence particulière, elle a été également fondée par une femme, ce qui confirme que chez Rowling, le féminin ne fait pas rêver mais raccorde au réel.

20  Dans le tome deux, Voldemort redevenu l'adolescent Tom Riddle se fait obéir d'un basilic ; plus tard, il a pour compagnon le serpent Nagini sous la forme duquel il attaque Arthur Weasley dans le tome cinq.

21  He was a big, beefy man, *The Sorcerer's Stone*, p 1.

22  C'est sans doute la raison pour laquelle Harry n'a pas de grands-parents ni d'un côté ni de l'autre : Lily et James sont des commencements absolus.

23  "I heard - that awful boy - telling her about them - years ago" (*The Order of the Phoenix*, p. 34)

24  Isabelle Smadja propose de lire les Harry Potter comme la fuite dans l'imaginaire d'un jeune garçon qui serait le frère cadet de Dursley, le fils de Vernon et de Pétunia , mais qui s'inventerait une plus noble origine. Mais on pourrait aussi comprendre la fuite dans l'imaginaire comme étant le fait de Pétunia elle-même, et Harry comme le fils que James Potter aurait eu de Pétunia (qui aurait pu se choisir elle-même le prénom de Lily dans sa jeunesse, et assumer à la même époque ses cheveux roux) avant de l'abandonner, sans lui laisser d'autre recours que le peu excitant Vernon Dursley. On comprendrait alors l'horreur que Pétunia Dursley éprouve pour Harry qui lui rappellerait "l'horrible garçon" qu'elle a tant aimé et qui

l'a trahie - on sait que la trahison, incarnée par Peter Pettigrew, fait partie de la personnalité plurielle de James Potter. Même le meurtre de "Lily" (l'ancienne Pétunia, tendre, amoureuse et heureuse de vivre) par "Voldemort" (la cruauté qui est en James) pourrait prendre sens. A noter que du point de vue chronologique, il ne serait pas plus absurde de faire du cousin Dudley le frère cadet de Harry que son frère aîné ; ce que dit en fait Rowling, c'est que les deux garçons ont le même âge.

25  "I killed your father first, and he put up a courageous fight... but your mother needn't have died... she was trying to protect you..." (*The Sorcerer's Stone*, p. 294)

26  "Stand aside, you silly girl... stand aside, now" (*The Prisoner of Azkaban*, p. 179)

27  On sait que le vrai nom de Voldemort est Riddle, énigme. Le fin mot de l'énigme pourrait bien être James Potter.

28  Il n'y a pas assez de personnages de *Muggles* dans les romans pour qu'on puisse les distribuer ainsi jusque dans les catégories de masculin sorcier, mais c'est théoriquement possible.

29  Appartiennent aussi à cette catégorie Ron, Ginny et Arthur Weasley (plus proches que les jumeaux du féminin semi-sorcier), Sirius Black, Remus Lupin, Peter Pettigrew, Hagrid, Moody Mad-Eye, Fleur Delcourt et Nymphadora Tonks.

30  Appartiennent aussi à cette catégorie Severus Snape, Draco et Narcissa Malfoy, la mère de Sirius Black et les deux Barty Crouch (Croupton) père et fils (ennemi juré de Voldemort, Barty Crouch père n'en est pas moins par sa personnalité et ses choix un représentant du masculin hyper sorcier).

31  Appartiennent aussi à cette catégorie Hermione Granger, Molly Weasley, Neville Longbottom, Minerva McGonagall, Cho Chang, l'infirmière Madame Pomfrey et le vieux *Muggle* Frank Bryce .

32  Appartiennent aussi à cette catégorie l'oncle Vernon, le cousin Dudley, le Ministre de la Magie Cornelius Fudge et Percy Weasley.

33  L'exemple le plus flagrant est la révélation en fin de tome cinq que les Dementors venus attaquer Harry près de la maison des Dursley n'avaient pas été envoyés par Voldemort, mais par Dolores Umbridge désireuse de se débarrasser de la source d'ennuis que représente Harry Potter.

34  "Snape was a special case" et "She didn't know too much about it, to tell you the truth". (La première réplique est de Lupin, et la seconde de Sirius, *The Order of the Phoenix*, p. 591-592)

35  On pourrait interpréter ce personnage comme incarnant un passage réussi du

masculin sorcier au féminin semi-sorcier, ou voir en lui la synthèse des deux catégories, et donc l'incarnation d'une sagesse transcendante. En ce sens, la mort de Dumbledore ne serait pas un échec : ayant compris la vraie nature de la magie à travers son enquête sur Voldemort, il comprendrait aussi qu'il doit disparaître.